

Salah Stétié

**La
Unième Nuit**

لا
ليلة

STOCK

Stock Arabesques"

LA UNIÈME NUIT

580
fév. 82

16° Z

22377

(1)

Du même auteur ·

Éditions Gallimard

LES PORTEURS DE FEU
L'EAU FROIDE GARDÉE
FRAGMENTS : POÈME
INVERSION DE L'ARBRE ET DU SILENCE (*sous
presse*).

Éditions de l'Herne

LA MORT ABEILLE

Éditions Seghers

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Éditions Jacques Brémond

OBSCUR LAMPE DE CELA, avec des bois gravés
de Raoul Ubac.

Éditions Stock

UR EN POÉSIE

DL-18-06-1980-52452

Salah Stétié

La Unième Nuit

Stock

DL-18-08-1980-23423



Tous droits réservés pour tous pays.

© 1980, Éditions Stock.

Ur en poésie

Le premier élément, le feu, est le
fondement de la civilisation, le
point de départ de tout développement
humain, le principe de tout progrès.
C'est pour cela que le feu est le
symbole de la connaissance, de la
sagesse, de la vie. Le feu est le
principe de la culture, de la
civilisation, de la société. Le feu est
le principe de la vie, de la croissance,
de la transformation. Le feu est le
principe de la purification, de la
rénovation, de la régénération. Le feu
est le principe de la lumière, de la
clarté, de la vérité. Le feu est le
principe de la chaleur, de la douceur,
de la tendresse. Le feu est le principe
de la force, de la puissance, de la
courage. Le feu est le principe de la
passion, de l'amour, de la dévotion.
Le feu est le principe de tout ce qui
est beau, bon, juste, et digne d'être
aimé et respecté.

CP 15-001930-23423

U. S. DEPARTMENT OF JUSTICE

This document contains neither recommendations
nor conclusions of the FBI. It is the property of the FBI
and is loaned to your agency; it and its contents are not to be distributed outside your agency.

Si respirer signifie, c'est d'être, dans l'étroitesse et par elle, rougeoiement d'espace, frontière à l'intérieur de soi, du sein de cet intérieur un peu plus exilées. Exilées / exilantes. Ce lieu qu'elles déterminent, en fil de couteau, est un lieu nul, mais actif, agissant. Ces frontières plus loin repoussées, selon le feu léger de la respiration, localisent le point poursuivi dans le feu même qui respire. L'invisible couteau, seul le prouve le sang visible — et la théorie non logique du feu, projection du sang illuminée et bougeante, jeu mystérieux jolis sur les parois de la caverne, la dure lampe fixe enracinée au centre, rappelant à elle, les absorbant cruellement, les jolis jeux de rien, pour toujours. Le feu abstrait le sang s'il est de toute façon garanti par le sang. Le feu — le sang coulant ailleurs — n'est du sang réel que l'image, image, pourtant, par qui le réel est réellement dévoré. Cette image dévorante approche le réel à pas de néant. Quelle réalité? Quelle négativité?, l'une

*à l'autre indissolublement liées — l'une
se nourrissant de la simple probabilité
de l'autre...*

J'ai souvent été le contemplateur de fleuves. J'aime leur force mâle allant féconder au loin l'immense mer et, déesse, l'âcre femelle. Il me semble qu'il y a là quelque symbole. Il me semble que de la terre traversée à l'immensité marine accueillante, le labour du fleuve trace un destin de puissance et d'annihilation. Il fut dit parfois que l'eau du fleuve est changement, qu'elle est l'objet du philosophe. Elle est surtout objet de poésie par l'effort qu'elle fait de maintenir une relation inépuisable avec sa source, et, cela, jusque dans l'entraînement de la mort. Je dis de tout fleuve qu'il est un arc : qu'il tire une flèche et vibre, et que cette vibration même, par quoi s'accomplit son projet mortel, est raison d'être et fondement métaphysique. Les fleuves sont les compagnons fraternels de nos enfances et ceux de nos dernières solitudes. La poésie traverse le territoire de l'âme, notre patrie, et je la vois en nous qui ensemence et qui fertilise tout ce qui résiste et se dérobe à l'âpre sel à venir dont nous sommes aussi, déjà, insensiblement le territoire. « Il advient qu'un

fleuve devienne fleuve dans l'esprit ^{1*} », cela fut dit. Et Wang Wei, au XIII^e siècle, qui fut peintre et poète sous les Tang : « Une chute d'eau doit être interrompue, mais sans véritable rupture : là où le pinceau s'arrête, l'esprit continue. » Je rentre de contempler les deux fleuves.

O fleuves couronnés de palmiers comme un sacre! L'un est le Tigre, l'autre l'Euphrate. Ici, où ils se rejoignent et fraternisent majestueusement, fut le Paradis Terrestre et commença notre destin d'homme avec l'Eve. Je suis allé voir derrière sa grille le dernier arbre préservé qui nous vient de l'origine et qui n'est pas de la nature du pommier. Arbre insignifiant parmi les arbres, mais cependant habillé par notre esprit d'une fulgurance. Il est là, d'ailleurs mort, couché dans le pieux linceul d'une natte de joncs tressés. A la place où il fut et l'ombrageant, un arbre de sa lignée continue la tradition mystique. Le fleuve est à deux pas, et l'autre fleuve, où vivent d'énormes carpes, n'est pas très loin. A l'endroit exact, en basse Mésopotamie, où l'un se confie à l'autre et l'épouse, j'ai trempé dans l'eau secrète et verte et rougeâtre un peu, et grise, l'index — en frémissante dévotion. J'étais sur la langue aiguë de la terre baignée de part et d'autre par l'eau sacrée. Sur les rives d'en face, à ma droite et à ma gauche, les premiers palmiers de l'immense palmeraie de trente-six millions d'arbres mâles et femelles, aujourd'hui par manque de vent endormis. Éveillés, peut-être, mais dormeurs par besoin

* Les notes sont regroupées en fin de volume, p. 233.

d'éternité. L'endroit, ces deux fleuves très calmes, et leurs rives, et leurs palmes, et les grosses mouettes ici ou là qui tachent d'un accent miraculeusement blanc le Chatt-el-Arab qui là commence, et les carpes nourricières déjà évoquées et qu'on devine lourdes dans la beauté de l'eau, l'endroit est écrit dans un livre, lui-même gardé du temps. Abraham est né, à de petits kilomètres d'ici, en Ur, au-delà de la palmeraie. Dans la boucle du fleuve, à ma droite, où mon regard est arrêté par la foule des troncs dressés comme des corps, existent, me dit-on, des villages immémoriaux bâtis de joncs, mêlés au lent passage éternel des eaux, villages lacustres pour un peuple pêcheur à la très antique vigilance. Ici la terre est enfin muette, et elle écoute.

Elle écoute l'avance lente, dis-je, et le silence des deux fleuves fils du désert, ce lieu nul dont ils procèdent; fils de l'Histoire aussi, ce temps redevenu nul et qui seulement, pour ne pas tout à fait disparaître, les charge, grains d'espace, atomes du temps confondus, de cela que nous appelons improprement poussière. Poussière ô déjà qui est notre lendemain! Mais de même qu'ici l'espace et le temps se désagrègent et se désintègrent et s'absentent, l'hier et l'aujourd'hui où me voici, qui me croit ici et maintenant, fondent leurs règnes, ou, plus véridiquement, les confondent. Je ne suis, au point du Tigre et de l'Euphrate, nulle part et non plus l'enfant de l'heure. A quelques pas d'ici, au bord de la palmeraie sur le Chatt-el-Arab, dans un village de terre battue et rouge sous la densité du ciel vainement bleu, est né pour y mourir à quarante ans sans l'avoir jamais quitté Badr Chaker Es-

Sayyâb, un poète, un grand poète. Par lui, le village de Djikoûr, entre Tigre et Euphrate, est ombragé pour plusieurs éternités d'une palme.

Ils sont plusieurs, enfants de la planète, à penser que le langage n'est pas encore institué, que la langue n'est pas parlée. Ce langage, cette langue, il leur semble qu'ils en sont mystérieusement responsables. Au sens des mots, dans les langues qui ont cours, ils accrochent. Ces mots, oui, parlent mais ne disent, enseignent, renseignent, mais ne sauvent. Ces mots sont de substance pauvre. Or ceux-là que j'évoque n'ont faim que de substance.

Et quelle substance? Sur la nature inespérée de celle-ci, longuement il me faudra revenir : si, donc, elle consent à se laisser appréhender par d'autres combinaisons que les équations mortelles qui, de leur mort obscure et savante, alimentent une flamme — laquelle, moins qu'imaginaire, est irradiation véridique. Je parlerai, aussi, de la combustion, admirable antithème. Ainsi nous servant d'approximations, nous pourrions énoncer que la poésie est, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, substance, équation, combustion, illumination : elle est, au terme de tous les accidents qui la forment et la trans-

forment, substance illuminatrice. Mais ce n'est là encore, malheureusement, qu'une image, et la poésie, pour être, pour être l'être qu'elle est, si elle est, doit se débarrasser de la vanité même de toutes les images, appelées à disparaître et mourir dans la fulguration de l'être qu'elles auront induit. Induire, c'est quoi?

Ce serait piéger, *induire en erreur*, si l'induction ici ne jouait dans le sens de la vérité : *induire en vérité* serait l'expression appropriée pour décrire la tentation permanente du langage de poésie si l'on pouvait présupposer, de la vérité, le point d'apparition. Or l'apparition n'est-elle pas de la nature de l'apparence, nature par définition ambiguë, à cheval sur le mensonge? La poésie ne saurait être suspens du langage au guet de la présence, ni l'ombre machinée d'un piège. Ce qu'elle convoite, c'est ceci seulement : l'exigence impitoyable d'être elle-même avec les seuls moyens qui soient à sa disposition, pauvres. Pauvres moyens destinés à périr lors du surgissement essentiel, c'est cela, fondamentalement, qu'on appelle en poésie l'*innocence*. L'innocence refuse tout recours, tout secours, tout discours : pauvreté essentielle.

Cet effort vers une pauvreté se fait à l'intérieur du langage, puisque le monde, l'univers où nous nous situons d'ordinaire, actions et pensées, est si encombré déjà qu'il est presque impossible que l'on y puisse déplacer la pointe fût-ce d'un diamant. Car la pauvreté essentielle est un luxe, et le dernier qui soit. Cet effort n'est pas facile. Il est comme d'un nageur qui remonte le courant vers les cascades et les chutes et qui, à ce retour amont, s'épuise. Beaucoup cèdent

en chemin, et regagnent la rive, si la force leur en est laissée. Ils resteront à jamais les contemplateurs mélancoliques d'un fleuve. D'autres, les plus nombreux, depuis longtemps ont abandonné l'épreuve et, suivant le fil habituel de l'eau et sa pente, ont choisi de dériver, comme on dit. Peu, très peu, s'obstinent, jamais impunément. Ceux-là croient savoir que s'il est un salut, il est dans l'*origine*.

Quelle origine quand l'univers est si obstrué autour de chacun et qu'il n'est plus possible de connaître ni le sable, ni l'arbre, ni l'étoile? Pauvres étroites images de notre désir déguisées par ce même désir de mille médiocres travestissements où le plus pur de ce désir, et le plus intense, s'écorche, ou se contente. Au prix de la perte personnelle de l'arbre et de l'étoile se fondent la communication ordinaire et le réseau des signes sociaux improblématiquement partagés. Impur, impur réseau... Le signe de nos signes est le mot dessiné qui, du sens dont à bon compte il les habille, camoufle l'arbre que je dis, et l'étoile devenue inopérante, et le grain individuel du sable. Défaire cet impur réseau laborieusement tissé par des siècles de consentement linguistique, moral et mental, c'est dans l'univers travesti faire la guerre aux travestissements : c'est, pour la nudité de tout, se vouloir nu. Tragique pari du vulnérable et qui, ainsi, par tête entêtement, se fait plus redoutablement vulnérable, quand tout autour de lui suit et poursuit l'autre direction du sens. Mais si ce sens, précisément, n'était que nonsens, si, dénaturé par le long usage, il ne traduisait plus que son usure, il ne communiquait plus, faiblement, que son inaptitude radicale

à contenir si peu que ce soit l'être — l'être dont il fut jadis le signe d'accueil? Les amants de poésie sont des obsédés de pureté, c'est-à-dire de précision. Aux carrefours des mots, au carrefour qu'est chacun de nos mots, ils ne ressentent que le vertigineux désordre, et les voilà qui, dans ce désordre, cherchent la chimère d'un ordre unique et d'un chemin unique, au-delà. En vue d'un outre-sens, qui serait sens, leur nostalgie est d'abord d'un contresens. D'autres, bien plus savants que moi en leur idiome, diront cette nuit indispensable où le sens se couvre et s'enténèbre, par espérance d'une clarté nouvelle, d'une lumière issue de lui et à lui soudain mieux qu'attachée. Dans cette nuit du sens, cette nuit *insensée*, des poètes, nos frères, se sont égarés, et perdus. Que l'Ange du Sens, si périlleusement désiré, soit, dans la lumière du Sens, leur compagnon définitif! Quand la nuit fut « noire et blanche », ils ont continué d'avancer, alors même que ce ne pouvait être « que la fin du monde en avançant ». Ainsi seront sauvés certains de nos mots, mince bagage, aurore inaugurale.

Ces mots, sauvés du sens par le sens, furent risqués. Porteurs de toute l'espérance d'un homme qui lui-même se risquait, il leur est demandé d'attraper la nuit sans la piéger, pour les raisons d'intégrité morale que j'ai déjà suggérées. Ici la fin seule justifie les moyens, et, comme la fin est immaculée, elle ne saurait nullement s'obtenir par des inventions noires. Et les moyens, je pense l'avoir dit, comme la neige dans la neige et le bois dans le feu, flambe dans l'aboutissement obtenu et en lui se fondent. Oui, l'on ne peut faire du feu, ce feu-

là, qu'avec de la neige — et l'on peut, aussi bien, inverser la balance énigmatique de cette image. Appréhender la nuit sans la piéger est l'opération très délicate de la vérité qui nous cherche à travers la confusion du sens. C'est à ce point, très improbable, d'une rencontre entre le langage risqué et se risquant et la latence inaltérée de l'origine que la poésie, parfois, fuse, et l'on peut, rétrospectivement, imaginer que ce langage abouti, maintenant détruit et réduit en cendres, que ce langage est l'équation algébrique, faite d'équilibres terriblement invisibles, où l'univers vient reconnaître, terriblement condensée et prête à l'explosion, sa loi tremblante. Ce langage risqué, s'il assume à s'y pulvériser son propre risque, et s'il fulgure, est l'équation ontologique dont beaucoup rêvent.

Neige et feu, feu et neige ensevelissant l'équation initiale, ombragée et perdue : telle est la neige et son interminable chute sur l'éternité de la parole retrouvée, de la langue réintroduite dans la vivacité des éléments. Les contraires ne sont là que pour mieux annuler leurs efforts et restituer le mot à son vide pur. Alors le sens remplit le mot ainsi merveilleusement récupéré. L'arbre et l'étoile et le sable enfin se disent, contenus frémissants de ce contenant qui, mystérieusement, nous les restitue libres. Si l'être nous est communiqué par la médiation inévitable des images et des figures, alors l'image et la figure sont de l'être enraciné et, je le rappelle, fusant, jaillissant, déflagrant. Image et figure ne sont — ne sont plus — qu'inducteurs obligés, elles-mêmes ces blancs, très blancs moyens, d'une fin immaculée, blanc sur blanc. Le vide est cet air intact d'après la neige, qui n'est pas

le vide, puisqu'en lui mots et choses confon-
dus, sens et signifiants incorporés l'un dans
l'autre, inimaginablement s'unifient. Inimagi-
nable parousie de tout dans chaque fragment,
qui n'est fragment que pour notre anxiété mal-
habile, résurgente. Le tout de l'instant apparu
dans le vide, dans la résorption de l'image et
la bascule fulgurante de l'instant.

Le sens inscrit — le langage, institué, repose.

Il va de soi, partant de ce qui précède, que la poésie ne saurait se situer que par référence à la mort. La mort est à tous les niveaux l'agent actif de l'entreprise : elle est celle par qui le poème, autre scandale, arrive. L'entreprise du poème — le dira-t-on assez ? — est particulièrement malaisée qui consiste à débroussailler la profusion du réel aux fins de retrouver et de reconnaître, en deçà ou au-delà de l'envahissement médiocre, la pierre d'angle. Cela, j'entends, par quoi l'édifice *est*, par quoi il persiste : l'unité fondamentale de ce qu'on a baptisé, une fois pour toutes, si mystérieusement, le *réel* dont l'homme, s'il s'en détache, ne se détache guère non plus. L'une des composantes de la mort dans la conscience est précisément là, dans ce détachement, ce doute à propos de la pérennité de l'être, cette incertitude, ou ce trouble de la vie. Par tout cela est fouetté en nous le besoin de ramasser les quelques signes durs de notre présence, petite besace à nous sentir moins démunis quand tout, soudain, autour de nous se met à nous questionner comme si nous étions seuls porteurs de réponse. La mort, par nous

certifiée, étend son règne à la totalité de l'univers, dont la petite besace où se tient notre fortune est soudainement comptable. Oui, la mort qui nous cerne nous enferme avec l'entier univers dans l'instance d'un cri. Ce cri peut être mélodie, il ne change pas pour autant de nature. Nous n'avons du cri, à dire vrai, qu'une définition élémentaire, et simpliste. A mon sens, tout ce que l'homme tire de lui-même, qui soit fondamental, tient du cri.

Le cri est dans le fourmillement stellaire de la mort, l'éclair du non, c'est-à-dire l'éclair du oui. Une affirmation tranchante face à l'épaisseur menaçante — et menaçante déjà d'être épaisse —, une affirmation éclatante du droit à la fluidité, à l'ambiguïté joueuse, au rayonnement bienheureux et peu cosmique de la tendre intériorité procédant. C'est cela que formule à sa façon profonde et naïve la lampe que nous tenons — contre la grande nuit impuissante et ses mondes. Cette lampe : l'huile de notre poème, du souffle aidée de notre respiration. Plus loin j'espère accompagner un peu plus cette image. Car il n'est pas de réflexion sur la poésie, et qui vaille, ni qui puisse éviter les images, ni qui — au bénéfice d'idées et de concepts peu déliés et déloyaux — puisse se passer d'elles. Images, médiatrices. Elles ont, elles aussi, un versant du côté de la mort, et un versant de notre côté, qui sommes un peu la vie. La vie en perpétuelle genèse de son contraire, c'est-à-dire, aussi bien, de ces mêmes images qu'elle enfante non pour l'exprimer mythiquement, si pourtant elles le font, mais pour seulement se poursuivre et, ce faisant, mourir. Les images retiennent ce double reflet qui les suscite. Aussi sont-elles plus

proches de nous que nos sœurs; et notre cœur, je crois qu'il viendrait à périr si donc elles venaient à lui manquer... Notre cœur bat d'être ainsi gardé d'une branche abstraite à peine, et verdoyante, et verte.

Ce vide autour du poème est le tissu inaltérable de la mort que le poème, et la présence dont il témoigne, fait frémir d'une extrémité à l'autre du champ visible et que, de proche en proche, notre parole anime et emplit. Il n'est pas de parole sans écho ni de poème sans résonance, à des niveaux diversifiés de l'être et comme dans l'étagement de ses ordres. Tour de guet au seuil de l'espace inconnu, allumant un feu qui allumera intuitivement d'autres feux sur d'autres tours en perspective ou en miroir, et de plus en plus éloignées selon la nécessité du guet, le poème allume une bien plus vaste nuit que celle resserrée sur sa naissance. Il met au jour de sorte paradoxale notre nuit intérieure qu'il abouche avec l'autre et les invite, l'une l'autre, à médiatiser leurs règnes. Ainsi monte, de Novalis, *l'hymne à la nuit*. Ainsi également de la nuit du Roûmi, unique et double — et la plus unique de nous connue. Mais sur ce rapport du vide et de la mort, dans leur alliance avec l'humaine formulation, je souhaiterais pouvoir revenir — plus longuement tenter de me l'expliquer. Cela, non seulement en fonction de la seule poésie, dont je déclare qu'elle est la pointe avancée de notre recherche, mais de toute entreprise emblématique de notre destin : c'est signifier toute culture. Je note, d'ailleurs, que le vide dont maintenant j'évoque la figure est lui-même ambigu ; et qu'il y a entre lui et l'autre vide primitif où le poème se condense et s'unifie durement au prix précé-

sément de cet état de vide autour de lui qu'il provoque, qu'il y a, dis-je, entre ces deux états du vide, une différence de qualité, mais peut-être, aussi bien, de nature. Mystérieuses notions : qu'il nous suffise de les suggérer en les frôlant. Qu'il nous suffise de dire avec Schehadé que « *le bruit est éternel quand on le touche* ».

J'en reviens à la mort. Si j'ai énoncé qu'elle agissait, dans le mûrissement du poème, négativement par intuition de l'exigence, malgré tout, d'un salut de l'être, et positivement par la fécondation des images, des ambiguës images, je n'ai pas pour autant formulé l'essentiel. L'essentiel n'est pas seulement ce vide où le poème trouve l'espace de son déploiement et quelque semblant qu'il nous semble d'éternité. La poésie, libre de tous ses thèmes et par-delà toute signification, est une médiation de la parole du côté des immédiatetés originelles ; elle est pierre angulaire de l'unité rêvée, recherchée, poursuivie ; elle est aussi retour — et résorption. La poésie, telle du moins que je l'entends, cesse à l'instant qu'elle commence, en ce point étrange de la langue où le sens pour être se récuse, au bénéfice peut-être de la chose implorée, *advenue* (quels qu'aient été vers elle les chemins de la parole) par le seul pur obscur silence.

J'ai nommé tantôt la culture.

L'on ne saurait, à l'heure actuelle, donner de la culture — par-delà tous les paradoxes que l'on sait — qu'une définition simplificatrice et négative : est *culture* tout ce qui s'oppose à *nature*. Les limites et les dangers d'une telle simplification, j'aurai l'occasion d'y revenir. Il reste qu'aujourd'hui, aussi bien au niveau des religions informantes et formatrices qu'à celui, le dernier venu, de l'ethnologie la plus avancée, ce contraste, cet état conflictuel apparaît comme le plus révélateur, le plus significatif d'un état d'être propre à l'homme, qui est, précisément, l'état de culture. Avant, donc, d'être ce qui reste quand on a tout oublié, pour reprendre une formule à juste titre célèbre, la culture est nature spécifique à quoi s'opposera l'homme par sa réflexion et par son action pour fonder, contre cette nature typée, une culture inévitablement spécifique.

Je m'explique — et pour cela l'on me permettra de revenir à une comparaison évidente,

celle du terreau et de l'arbre, et leur adaptation réciproque. Il n'est d'arbre que déterminé *par* un terreau et il n'est d'arbre que déterminé *contre* ce terreau, qu'il analyse, simplifie, absorbe, épuise et transforme. Le terreau est transformé en arbre, qui ne saurait être sans le terreau, mais qui n'est rien moins non plus, forme et substance, que le terreau originel. A son tour, par l'arbre, le terreau sera transformé, réalisé, le terreau ayant vocation d'arbre, et, par ce que l'arbre laissera de lui-même ou restituera au terreau, voilà que celui-ci s'en trouvera enrichi, du moins peut-on l'imaginer dans le cas d'un dialogue équilibré entre les deux partenaires antagonistes. Qu'un déséquilibre se produise, que le terreau soit trop pauvre au départ, et voici qu'il ne donnera naissance qu'à un arbre rabougri ou que l'arbre très vite s'éteindra ; que l'arbre à son tour ne prenne pas ou qu'il prenne trop, voilà qu'une menace pèse sur le dialogue évoqué, le risque étant celui d'une sève trop courte, ou trop généreuse, en quoi viendraient s'épuiser l'arbre ou le terreau ; que l'arbre au contraire prenne à l'excès dans le terreau et qu'il ne restitue rien à celui-ci, l'épuisement du terreau sera à la longue l'épuisement de l'arbre lui-même. Il n'est de salut pour l'un et l'autre que dans l'échange mesuré, fût-il démesuré, le terreau fût-il montagne ou vaste plaine et l'arbre fût-il cèdre ou banyan.

Pour sortir de cette longue métaphore, disons que la première chance d'une culture, de l'épanouissement d'une culture, est l'existence de moyens et de fins, ces moyens et ces fins fussent-ils aveugles — mais leur adaptation : précise.

La spécificité d'une culture se définit par la spécificité des moyens qu'elle met en œuvre pour exister *par* et *contre* une nature elle-même spécifique. Aussi bien est-ce au niveau des arcanes, archaïsmes et archétypes, qu'il faudrait commencer par considérer une culture, dût-elle dans son déploiement se révéler parmi les plus complexes et les plus ouvertes. Les civilisations techniques elles-mêmes, les civilisations de la rationalité, il faudrait pouvoir observer la blessure originelle qui leur a lointainement donné le jour, j'entends ce rapport particulier à une nature contre quoi seuls pouvaient réagir, pour la limiter ou la dompter, le concept, le chiffre et le nombre. Limiter les effets de la nature, les canaliser et les dompter, tel est l'effort singulier et singulièrement hasardeux de l'esprit humain dans son développement. Comment faire autrement quand l'intuition fondamentale de l'esprit est celle-ci : que la nature est un gouffre et que tout le pouvoir arc-bouté de l'homme est de résister au vertige du gouffre et de réduire par la réflexion et l'action cette tentation d'abîme qu'il porte en lui?

Ainsi, ayant commencé par définir la culture formellement et de l'extérieur comme une relation de contraste et d'opposition entre nature et culture, je voudrais tenter de dire l'essence de ce conflit dont l'homme est le lieu et l'enjeu, dont il est tout à la fois le dé jeté — jeté par lui-même — et le résultat obtenu, aboutissement d'ailleurs sans cesse contesté — contesté par lui-même. Il y a gouffre et il y a cet homme au bord de ce gouffre, qu'il interroge et qui l'interroge. Le dialogue entre l'arbre et le terreau n'est en rien chargé de l'angoisse qui pèse et alimente

Salah Stétié

La Unième Nuit

La Unième Nuit, de Salah Stétié, comporte trois essais majeurs. Le premier, *Ur en poésie*, interroge la poésie comme totalité de langage et de silence et situe, par rapport à cette totalité, le « lieu » - philosophique et ontologique - de l'interrogation poétique arabe, ou plus généralement islamique, à travers considérations, analyses et citations exemplaires: ici la « moallaga » classique, là tel vers ou telle intuition du grand poète persan Djelal Eddine Roumi, confrontés à Rimbaud, Mallarmé ou Novalis. Le second essai, *Les Porteurs de feu*, observe, avec d'admirables traductions à l'appui, l'arrachement créateur, si souvent iconoclaste, de la poésie arabe la plus récente, l'une des plus novatrices de cette fin de siècle, et dont la capitale reste Beyrouth. Le troisième essai, *Difficultés d'une écriture*, ouvre le vaste panorama de la littérature arabe contemporaine, quêtes et souffrances, réussites et échecs mêlés, aussi significatifs d'eux-mêmes, littérairement parlant, que d'une situation politique et culturelle, extrêmement tendue et riche, aux avant-postes du Tiers Monde et face à l'Occident.

Diplomate de carrière, vivant depuis de nombreuses années à Paris, Salah Stétié, né à Beyrouth en 1929, est l'un des plus grands essayistes libanais contemporains et, en langue française, l'un des principaux poètes de sa génération.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00181796 6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

